CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

À TOULOUSE

DISCOURS

PRONONCÉS

À LA SÉANCE GÉNÉRALE DU CONGRÈS

LE SAMEDI 8 AVRIL 1899

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

À TOULOUSE

DISCOURS

PRONONCÉS

À LA SÉANCE GÉNÉRALE DU CONGRÈS

LE SAMEDI 8 AVRIL 1899

336 f 13

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES
À TOULOUSE

DISCOURS

PRONONCÉS

À LA SÉANCE GÉNÉRALE DU CONGRÈS

LE SAMEDI 8 AVRIL 1899

PAR

M. HÉRON DE VILLEFOSSE
DE L'INSTITUT, MEMBRE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES
CONSERVATEUR AU MUSÉE DU LOUVRE

M. B. BAILLAUD
DIRECTEUR DE L'OBSERVATOIRE DE TOULOUSE
DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES SCIENCES

M. GASTON PARIS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, MEMBRE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES
ADMINISTRATEUR DU COLLÈGE DE FRANCE

ET

M. GEORGES LEYGUES
MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XCIX

DISCOURS DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE

DISCOURS DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

Monsieur le Ministre,

Mesdames, Messieurs,

Au cours d'une carrière déjà longue de professeur, j'ai eu quelquefois l'occasion d'être consulté par des jeunes gens, indécis sur le choix d'une thèse. Quel sujet faut-il prendre, me demandaient mes élèves? A cette question, je répondais invariablement par cette autre : De quel pays êtes-vous? Et nous ne tardions pas à découvrir le terrain de culture qui convenait le mieux à l'intelligence et au caractère de mon jeune interlocuteur.

L'étude de l'histoire locale se présente, en effet, sous des aspects multiples où chaque genre d'esprit peut facilement trouver son compte; elle est enveloppée d'un charme toujours pénétrant; elle offre un attrait secret, car elle donne satisfaction à l'un des sentiments les plus naturels du cœur humain, celui qu'on a nommé l'amour du clocher. C'est le clocher qui nous rappelle les plus douces et les plus fraîches impressions de notre jeunesse. A mesure que nous avançons dans la vie, nous avons besoin de savoir plus complètement ce que pensaient avant nous ceux qui s'agitaient sur les rives où nous nous agitons nous-mêmes; nous aimons à évoquer leur mémoire, à faire revivre tous les souvenirs qui se rattachent à l'histoire de la petite patrie où nous avons appris à aimer si tendrement la grande.

Ces sentiments, Messieurs, sont les vôtres, puisque vous représentez au plus haut degré les différentes manifestations des études

locales, véritables assises de l'histoire générale, sans lesquelles il est impossible de construire un édifice solide. Chaque année, vous apportez à ce Congrès des Sociétés savantes le fruit de vos recherches ; vous nous livrez généreusement vos conquêtes. Aujourd'hui, pour la première fois depuis plus de trente-cinq ans, nous ne nous retrouvons plus à Paris, sous les voûtes de la Sorbonne. C'est au pied des Pyrénées, dans la cité du « gay sçavoir » et de la poésie, que vous êtes accourus de tous les points de l'horizon. On ne pouvait choisir un endroit plus propice à nos confidences, ni plus favorable à la diffusion de la lumière. L'antique métropole du midi de la France, assise au milieu de cette large dépression qui met en communication directe les rivages de l'Atlantique et les côtes de la Méditerranée, avec ses nombreux établissements d'instruction, sa brillante Université, ses riches églises, ses musées, son culte traditionnel des lettres, des sciences et des arts, son éclatant patrimoine de gloire, est bien par excellence la ville de l'hospitalité scientifique.

Mais pourquoi le rendez-vous ordinaire a-t-il été changé? Vous avez répondu comme moi à l'appel de M. le Ministre de l'instruction publique qui, sans doute, vous dira lui-même tout à l'heure le motif de cette innovation, et dont la chaude éloquence saura caractériser, comme elle le mérite, une tentative de décentralisation dont nous sommes en droit d'attendre les plus heureux effets pour le développement de nos études, pour la vie des associations provinciales.

Les archéologues s'en réjouissent plus que les autres. Ils obéissent en cela à un sentiment naturel, car leurs travaux ne peuvent que gagner à un déplacement de ce genre. Si le calme et le silence leur sont parfois nécessaires, ils ont aussi besoin de discuter et d'échanger leurs idées, il leur faut aussi la vue des monuments originaux pour atteindre plus sûrement le but que nous poursuivons tous, la découverte de la vérité. L'archéologie est de moins en

moins une science de cabinet. Les voyages deviennent faciles; les collections se multiplient et s'enrichissent; les documents sont mieux classés et mieux connus : il faut les voir. Quelle que soit l'exactitude d'une reproduction, l'image la plus parfaite ne saurait remplacer l'examen de l'original et, comme nous disons dans les musées, sa mise en mains. D'ailleurs est-on jamais sûr qu'un monument figuré ait été entièrement compris par son premier éditeur?

Mais l'homme qui travaille hésite souvent à se déplacer pour une vérification; il craint de faire un voyage inutile, de perdre son temps et son argent; il écrit à un confrère ou il attend..... et il attend quelquefois trop longtemps. Il est donc nécessaire qu'il y ait pour lui une occasion, une sorte d'obligation morale, de se mettre en route; il lui faut un congrès! Alors il part. Avez-vous jamais entendu dire qu'un congressiste ait regretté son déplacement? Il a toujours voyagé dans les conditions les plus agréables, il a trouvé des amis partout; il a fait des découvertes; il a exposé ses idées et profité de celles des autres; il revient au logis le cœur plein de contentement et de bons souvenirs, rapportant, sans parler des distinctions, des carnets chargés de notes et des photographies de tout ce qui l'a intéressé. C'est là le rêve du travailleur, c'est celui que nous réalisons en ce moment.

Toulouse nous attirait plus qu'une autre ville à cause de ce qu'elle pouvait offrir à nos regards curieux et de tout ce qu'elle tient en réserve pour nos études. Son musée que Montalembert, dans une de ses lettres à Victor Hugo, appelle la collection la plus originale et la plus nationale qui existe en France, mérite toujours ce bel éloge; il n'a trompé les espérances d'aucun de nous. Je plains ceux qui n'ont pas eu la satisfaction de le voir et d'en admirer les nombreuses séries; ils n'ont pas goûté complètement la saveur de notre art méridional qui se confond, ici comme ailleurs, avec l'histoire sociale. Rien n'est plus vivant, rien n'est moins mono-

tone que l'allure de ces grands saints du moyen âge qui peuplent le cloître de l'ancien couvent des Grands-Augustins et qui, dans ce pittoresque décor, rappellent au visiteur les souvenirs et les traditions de cette belle province!

Mais c'est la matière gallo-romaine qui forme le fond de tous nos musées provinciaux. Sous les Romains, la Gaule entra dans une ère de prospérité et de splendeur qu'elle n'a jamais retrouvée, même à l'époque moderne. Elle était restée si longtemps sans monuments, qu'elle se hâta de rattraper le temps perdu. Son sol se couvrit de nombreux édifices où l'art, devenu l'une des formes du bien-être, le disputait à la richesse. Toulouse, qui peut se glorifier de posséder la plus ancienne inscription latine découverte en Gaule, avait vu la civilisation se développer de bonne heure dans ses murs; elle avait son Capitole et ses rhéteurs; c'était « la cité de Pallas », avait dit Martial, et, jusqu'aux derniers moments de l'empire, cette ville lettrée mérita son surnom. Si elle a changé sa parure, elle n'a modifié ni ses penchants, ni ses traditions.

Dans une région où le marbre est une des richesses naturelles du sol, on peut s'attendre à rencontrer plutôt qu'ailleurs des manifestations anciennes de l'art du sculpteur; on a le droit de rechercher, pour ainsi dire, les premières origines d'une école de sculpture qui, depuis Nicolas Bachelier jusqu'à nos jours, a tenu une place considérable et a joui d'une renommée si légitime.

En 1841, un excellent appréciateur des choses de l'antiquité, le comte de Clarac, proclamait que le Musée de Toulouse était, après le Musée royal du Louvre, la collection de France la plus riche en bas-reliefs et en bustes antiques. Il ne s'est trouvé personne pour en appeler de ce jugement auquel les découvertes les plus récentes sont venues apporter une confirmation éclatante.

Souffrez que je m'arrête quelques minutes à ces découvertes : elles me conviaient à venir à Toulouse. J'en sais plus d'un parmi ceux qui m'entendent prêts à faire la même confession.

De toutes les antiquités mises au jour sur le territoire de la Gaule, il en est peu qui, par leur importance, par les circonstances de leur invention, par leur originalité et par la difficulté même qu'on éprouve à en déterminer avec exactitude la première destination, aient attiré l'attention publique au même degré que les antiquités habituellement désignées sous le nom de Martres-Tolosanes. Depuis l'année 1634, mais surtout de 1826 à 1830, on a trouvé près de cette localité, située sur les confins de la campagne toulousaine, au point où les vallées rétrécies de la Garonne et du Salat se réunissent, un véritable trésor de sculptures antiques. Il y avait là un gisement de marbres travaillés d'une richesse extraordinaire, le plus considérable que la Gaule ait fourni à nos recherches. Vous les avez vus dans le Musée; ils en constituent l'une des plus intéressantes séries. Ceux qui les ont recueillis ou qui les ont classés en ont exposé l'intérêt avec une compétence particulière. Vous savez quelle part ont prise à ces fouilles mémorables de Martres-Tolosanes l'État, le département de la Haute-Garonne, la ville de Toulouse et la Société archéologique du midi de la France; vous savez quelle reconnaissance nous devons aux hommes distingués qui les ont dirigés avec autant de dévouement que de bonheur.

Tous ces marbres, bustes, statues, bas-reliefs, ensembles décoratifs appartiennent à la période du Haut-Empire; le style en témoigne avec évidence. Ils ont été découverts au milieu de substructions antiques, mais les ruines sont restées muettes. Aucun fragment ne porte la plus légère inscription, aucun n'est accompagné d'une légende explicative; rien, pas même un débris de texte, relevé au milieu des décombres, ne peut nous renseigner sur l'histoire de ces sculptures ou sur le caractère de l'édifice auquel elles appartenaient. La voie romaine longeant la rive gauche de la Garonne passait devant les ruines qu'aucun document écrit ne permet d'identifier avec une station connue d'itinéraire.

Y avait-il en cet endroit un édifice religieux? Était-ce un temple? Ce fut l'impression des premiers fouilleurs à une époque où on donnait facilement ce nom à tous les murs antiques. Les bas-reliefs sortis des fouilles se rapportant presque tous à Hercule, on décida que ce héros était honoré dans le temple et que ses exploits, comme à Olympie, y étaient racontés sur le marbre pour l'édification des visiteurs. L'existence d'un sanctuaire si riche en œuvres d'art et si pauvre en inscriptions serait un fait remarquable et contraire aux bonnes habitudes romaines. Heureusement pour nous, quand il s'agissait d'honorer un héros, un empereur, un ami ou un maître, de témoigner aux dieux le respect qu'on leur conservait encore, nos ancêtres gallo-romains ne ménageaient pas les dédicaces. Le riche citoyen qui faisait placer dans un lieu public la statue de Vénus ou l'image d'un Auguste, l'esclave qui prélevait sur son modeste pécule le prix d'un ex-voto au génie de son patron, ne manquaient jamais l'un et l'autre d'apprendre au passant, par une plaque inscrite ou par un piédestal bien en vue, leurs noms, leurs qualités et les motifs de leur action. Cette opinion de la première heure paraît aujourd'hui très difficile à défendre. Rien ne peut justifier l'hypothèse d'un temple.

Une seconde opinion s'est fait jour. Le principal auteur des découvertes de 1826, Dumège, avait baptisé les ruines du nom pompeux de « palais gallo-romain ». Des archéologues moins ambitieux proposèrent d'y voir une riche maison de plaisance, décorée avec luxe par la fantaisie d'un possesseur inconnu. Quelques fragments d'architecture et des débris de mosaïque semblaient confirmer cette théorie sans toutefois la fortifier, sans rien révéler ni de l'aménagement, ni de la destination précise des différentes parties de l'habitation.

Une troisième opinion a été émise; elle a paru particulièrement séduisante. Il y avait peut-être dans l'antiquité, à Martres-Tolosanes, a dit un très ingénieux archéologue, un chantier permanent de

marbrerie où l'on exploitait pour les besoins de la plaine les brèches blanches venues par eau des hautes vallées de la Garonne. A l'entrée de la grande percée qui s'étend jusqu'à Bordeaux, les blocs, arrachés aux flancs de la montagne, prenaient, sous le ciseau de tout un peuple de praticiens, la forme de statues, de bustes, de bas-reliefs. C'est de là qu'ils étaient expédiés par les voies de terre et d'eau pour être importés dans les cités de l'Aquitaine ou dans celles de la Narbonnaise. Ainsi s'expliqueraient facilement ces répétitions d'une même série de reliefs, ces exemplaires du même portrait, cette uniformité dans la matière qui, d'après les constatations faites, dit-on, par des experts compétents, est toujours le marbre blanc de Saint-Béat. Du moment que ces sculptures sont exécutées en marbre indigène, il faut bien admettre qu'elles ont été faites dans le pays même. Si, comme on nous l'affirme, elles ont été trouvées disposées les unes contre les autres, sous des pans de mur écroulés, il paraît naturel de penser à un véritable magasin de marbres. Lebègue, le regretté professeur de la Faculté de Toulouse dont le nom restera attaché à l'histoire de ces découvertes et qui a tiré de ses propres recherches de très utiles conclusions, refuse à ce chantier la qualité d'atelier. Il ne consent à y voir qu'un entrepôt de sculptures commodément situé, à proximité des carrières, entre la voie romaine et la Garonne, pour recevoir les statues travaillées dans la région voisine et les exporter sur les grandes villes. Il a soulevé ainsi une question secondaire qui peut être discutée avec profit et pour le règlement de laquelle on a déjà produit d'intéressants arguments. En tout cas, l'hypothèse du chantier reste entière.

Quant à la considération par laquelle on prétend rendre inadmissible l'existence de l'atelier aussi bien que celle du dépôt, elle n'est pas sans réplique. On trouve invraisemblable que l'atelier ait renfermé, au moment de sa destruction, des bustes d'empereurs ayant vécu à plus d'un siècle de distance. Un industriel pouvait

fort bien exécuter pour les besoins de son commerce une série des membres de la *domus divina*, de même qu'à la Renaissance on exécutait les séries des Césars. Et d'ailleurs, pourquoi, dans un magasin de vente, chez un marchand de marbres sculptés, n'admettrait-on pas la présence du vieux à côté du neuf? On voit encore cela de nos jours. La tête d'Auguste et la séduisante réplique de la Vénus de Cnide, qui remontent aux premières années de l'empire et qu'on s'étonne de retrouver à côté d'œuvres du IIe et du IIIe siècle de notre ère, pouvaient bien, dans une maison de marbrerie, être conservées comme des modèles.

Il y a quelques mois à peine, l'Académie des inscriptions entendait exposer les heureux résultats des dernières fouilles de Martres. L'habile et savant ingénieur qui les a conduites avec une méthode si parfaite, et dont les efforts ont été couronnés d'un plein succès, a présenté également au Congrès les plans des constructions et les photographies des objets découverts. Il a repris devant vous, avec des documents et des développements nouveaux, une des opinions que je viens de rappeler. On ne peut en douter : il a retrouvé à Chiragan — c'est le nom que porte le point où ont eu lieu les principales découvertes — les substructions certaines d'une immense villa, entourée de dépendances considérables. Cette vaste habitation où s'étaient amoncelés tant de sculptures et surtout tant de bustes impériaux, était-elle la résidence attitrée d'un haut fonctionnaire ou la demeure d'une riche famille dont les domaines s'étendaient dans les vallées voisines? Il appartient à M. Joulin de nous éclairer sur ce point et de nous expliquer pour quelle raison, dans un pays où le marbre abonde, à une époque où les inscriptions de tout genre étaient si nombreuses, la villa de Chiragan, qui est restée habitée pendant plusieurs siècles, ne nous a livré qu'un document épigraphique insignifiant.

Tel est dans ses grandes lignes l'état de l'opinion sur les découvertes de Martres. La section d'archéologie du Comité des travaux

historiques s'est intéressée d'une façon particulière à cette question. Pour l'étudier, elle a envoyé sur le terrain deux de ses membres; elle a obtenu du Ministre de l'instruction publique les moyens de poursuivre les fouilles, s'associant ainsi aux justes préoccupations, aux généreux efforts des Académies et des Sociétés de la région. A l'heure actuelle, le problème paraît mûr pour une solution définitive, car les pièces dont on peut se servir pour émettre un jugement sont maintenant réunies. C'est ici qu'on peut les examiner et les discuter. Vous vous transporterez d'ailleurs dans les champs mêmes où elles ont été recueillies, et là, après avoir entendu les explications du savant qui a dirigé les excavations, vous verrez s'il est possible de reconstituer avec lui l'histoire de ce terrain bouleversé, s'il est prudent de reconstruire par la pensée les édifices détruits ou de formuler une théorie précise sur leur destination; en un mot, vous déciderez ce qu'il faut admettre ou rejeter dans les diverses hypothèses proposées à vos méditations. Efforçons-nous toutefois, en voulant corriger les erreurs de nos devanciers, de ne pas en commettre nous-mêmes de nouvelles.

Une conclusion paraît dès à présent tout à fait solide et intéressante. Avant les dernières recherches, un mauvais renom s'attachait aux sculptures de Martres dont l'abondance et l'étrangeté étonnaient à bon droit; elles héritaient aussi de la réputation douteuse d'un de leurs premiers inventeurs. Aujourd'hui, on est certain qu'elles sont parfaitement authentiques. C'était un point délicat et très nécessaire à fixer avant l'examen définitif d'un ensemble qui peut donner lieu à des remarques si diverses, intéressant à la fois l'histoire de l'art, celle du pays, l'histoire particulière du commerce et de l'industrie.

Un autel de modeste apparence trouvé à Marignac, à 2 kilomètres de Saint-Béat, et placé dans le Musée, non loin des sculptures de Martres, porte une dédicace qui vient confirmer l'existence d'ateliers de marbriers dans la montagne à l'époque romaine en

même temps que l'exportation des marbres travaillés. Deux associés, entrepreneurs ou praticiens, y rappellent qu'ils ont exécuté, pour la première fois, des colonnes d'une certaine dimension et les ont fait sortir de la vallée. Ce qui est particulier, c'est que leur hommage s'adresse au dieu Silvain et aux montagnes de Numidie, comme s'ils avaient voulu rappeler ainsi leur origine africaine et faire savoir à la postérité qu'ayant appris leur métier en Numidie, où l'exploitation du marbre était depuis longtemps en vigueur, ils étaient venus en Gaule pour appliquer dans les carrières des Pyrénées les procédés d'extraction et de taille en usage dans leur pays.

Ce petit texte se présente à nous comme le trait d'union, comme le lien entre les antiquités de la Gaule et celles de l'Afrique. Ces antiquités forment aujourd'hui deux familles également illustres : la noblesse de l'une est très anciennement connue et appréciée; l'autre, d'origine plus récente, a eu, dès sa naissance, des états de service éclatants. Au Comité d'archéologie, elles vivent côte à côte sous le même toit, et cependant elles restent toujours en bonne intelligence : c'est qu'elles conservent leurs distances sans se confondre, sans que l'une empiète sur le domaine de l'autre.

Comme l'a dit récemment un des maîtres de l'archéologie romaine, dans le silence de ses écrivains, dans l'isolement de ses ruines, la Gaule, même narbonnaise, paraît pâle et silencieuse à côté de l'Afrique. Là-bas, de l'autre côté du lac bleu qui sépare Marseille de Carthage, les découvertes se multiplient avec une rapidité merveilleuse. Cette terre, restée muette pendant tant de siècles, s'est mise à parler tout à coup! Ses paroles se sont multipliées et les feuillets de son histoire se dressent nombreux devant nous, si nombreux, que nous avons à peine le temps de les déchiffrer. C'est de là que nous arrivent aujourd'hui les rayons de cette pénétrante lumière qui éclairera l'histoire de

l'empire romain, qui permettra de résoudre les grandes questions, sociales, agraires ou religieuses, autour desquelles s'agitaient les destinées du monde antique.

Les historiens s'arrêtent étonnés devant ce débordement de documents, dont quelques-uns ébranlent leurs systèmes ou troublent leurs idées; ils n'osent achever l'œuvre commencée, dans la crainte d'être obligés de la refaire. Qui ne connaît aujourd'hui l'importance des inscriptions de Souk-el-Khmis, d'Aïn-Ouassel, de Ksar-Mezrouar ou d'Henchir-Mettich? Parmi les matières qui rentrent dans l'histoire des institutions, aucun sujet n'est d'un intérêt plus général que l'étude des grands domaines sous l'empire romain; il en est peu qui aient une portée plus grande. C'est là, en effet, que sont nés le colonat et le bail perpétuel, c'est-à-dire les institutions les plus caractéristiques du droit du Bas-Empire, institutions qui sont devenues les assises mêmes de la société du moyen âge. On ne saurait donc accorder trop d'attention aux origines d'un état social qui fut celui du monde occidental pendant la plus grande partie de son histoire. Ainsi nos inscriptions d'Afrique annoncent et expliquent l'histoire du moyen âge, dont elles permettent en quelque sorte de préparer la préface.

A d'autres points de vue, que de services l'exploration du nord de l'Afrique ne nous a-t-elle pas rendus! Par elle nous avons acquis une connaissance moins imparfaite de certaines idées religieuses qui restaient encore, pour nous, entourées de mystères. Le culte du Saturne africain, sous ses nombreuses dénominations topiques, celui de la déesse Céleste, pour ne citer que les principales divinités du pays, se montrent maintenant avec plus de clarté; on les suit jusque dans la forme des sanctuaires et des enceintes qui leur étaient consacrés. L'armée romaine défile devant nous avec tous les détails techniques de son organisation. La forte et solide administration d'où est sortie celle des États modernes se développe dans

toute la régularité de ses rouages. Les biographies des hauts fonctionnaires qui ont reculé les limites de la puissance romaine, qui ont pacifié ou gouverné les provinces, exercent la plume de nos érudits. Les questions relatives à l'établissement des marchés, à l'exploitation des carrières, aux installations hydrauliques, à l'aménagement des eaux, à l'organisation des tribus indigènes et tant d'autres s'expliquent sans effort.

Le souvenir des grandes persécutions revit par des légendes lapidaires qui nous reportent aux âges héroïques du christianisme; l'histoire locale est pour ainsi dire jalonnée par une série de basiliques et de marbres chrétiens. Pendant que nos savants consacrent le meilleur de leur activité au vaste inventaire des richesses archéologiques, à la description méthodique des monuments figurés, à la topographie antique du pays, nos architectes exhument des villes entières. Une colonie, fondée par Trajan, au nord de l'Aurès, secoue la poussière qui recouvrait ses ruines et se montre au visiteur étonné telle qu'elle était au déclin de l'empire romain. Carthage même, la vieille Carthage punique que l'on croyait à tout jamais anéantie, renaît de ses cendres avec ses dieux et ses symboles; de ses nécropoles encore intactes sortent les produits de son industrie et de son commerce au VI^e^ siècle avant l'ère chrétienne. Ce n'est pas sans une réelle émotion que l'an dernier nous avons pu lire, à jamais fixés sur le marbre, les noms des suffètes qui administraient la vieille cité au temps de sa gloire et de son indépendance.

La philologie trouve son compte dans ces recherches, aussi bien que l'histoire de l'art. De riches mosaïques nous consolent de la perte des peintures contemporaines. Les unes nous introduisent chez les grands propriétaires, occupés dans leurs domaines à l'élevage des chevaux de course ou à la chasse de la grosse bête; les autres nous mènent aux bords du Nil, nous transportent dans les régions éthérées de l'Olympe, nous font assister, au fond des

mers, au brillant défilé du cortège d'Amphitrite. L'une d'elles, appelée à prendre place parmi les plus célèbres du monde, présente une valeur historique inappréciable; elle nous a révélé le premier portrait authentique de Virgile.

Au cours du siècle qui va finir, l'Afrique a été vraiment le terrain d'études le plus fécond livré à l'activité de nos savants. On aime à répéter que les Français ignorent l'art de tirer profit de leurs conquêtes. Il faut repousser avec dédain ce reproche immérité quand il s'agit de l'exploration scientifique de nos provinces africaines; elle a été conduite avec une vigueur et un succès qui sont bien notre œuvre et dont la France peut se montrer fière à juste titre.

Sur cette terre transformée et fécondée par notre sang et par nos armes se sont créées des associations laborieuses, dont les recherches nous charment et nous attirent; elles dressent les fastes de toutes les conquêtes qui, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ont jeté sur ces rivages les semences les plus diverses. Les musées et les centres d'études se sont multipliés; la vie scientifique et littéraire est née et se développe tous les jours; des revues spéciales d'histoire, de géographie, d'archéologie ont été fondées et prospèrent. Le moment est peut-être venu de donner à ce coin si vivant de la patrie un témoignage tangible de notre sollicitude. Tout nous y invite à l'heure actuelle. Pouvons-nous espérer qu'une de nos réunions prochaines se tiendra en Afrique? Nous avons déjà fait la moitié du chemin.

Ce jour-là, vous pourrez juger plus complètement le grand travail scientifique qui s'y est accompli depuis cinquante ans sans trouble et sans défaillance; ce jour-là, vous rendrez un éclatant hommage aux explorateurs et aux savants qui en ont été les ouvriers infatigables et désintéressés. Le plus illustre d'entre eux n'est plus; mais la mémoire de Léon Renier est restée vivante chez tous ses disciples; il demeure leur guide et leur maître. Aucun d'eux

n'a oublié avec quelle joie il citait au premier rang de ses collaborateurs les officiers de notre armée. C'est à eux qu'appartient, en effet, une bonne part du butin dont l'étude nous captive aujourd'hui. Ceux qui s'élançaient à l'assaut de Constantine et qui allaient peut-être y tomber en héros avaient déjà serré dans les plis de leur tunique les copies des premières inscriptions qui devaient nous révéler les secrets de l'administration romaine; ceux qui achèvent aujourd'hui plus paisiblement notre grande carte africaine ne laissent passer aucune occasion de prouver qu'ils sont animés du même esprit que leurs aînés.

Je souhaite, et mon vœu n'est pas isolé, que, dans un avenir prochain, le Congrès des Sociétés savantes, franchissant la mer qui nous sépare, aille offrir à nos frères de la France africaine le tribut de notre reconnaissance.

DISCOURS DE M. B. BAILLAUD

DISCOURS DE M. B. BAILLAUD.

La Carte photographique du Ciel.

Monsieur le Ministre,

Messieurs,

Les savants français nés au milieu du XIX^e^ siècle, vers cette année 1848 qui vit cette émancipation sociale, l'établissement du suffrage universel, ont eu, devenus hommes, l'heureuse fortune d'assister à une décentralisation continue du travail et des ressources scientifiques, pour le plus grand bien de la Science et de la Patrie. A leurs débuts, ils ont eu plus d'une fois à lutter contre les obstacles amoncelés devant eux, à se défendre du découragement dont leurs devanciers avaient été trop souvent victimes. Ils ont été soutenus par cette révolte intérieure que produit, dans des âmes de vingt ans, la constatation des maux dont souffrent le Peuple et la Patrie, par l'influence aussi de ces voix généreuses qui, dans les plus mauvaises époques de la vie des nations, s'élèvent pour rappeler les purs et éternels principes. Les malheurs mêmes de la France, à cette date cruelle, ont été le point de départ d'une période de progrès qui ne peut être près de finir.

De ces progrès, l'un des plus importants puisque c'est un facteur nécessaire de la liberté, de la valeur morale et de la prospérité de la nation, est le développement de l'instruction à tous les degrés. La réunion du Congrès des Sociétés savantes dans une ville de

province est une manifestation tangible de ce qui a été fait pour l'enseignement supérieur et les recherches scientifiques.

La décision qui a fixé à Toulouse la première réunion hors Paris a causé une grande joie aux membres des Sociétés et des Institutions savantes de cette ville. Ils avaient été courageusement à la peine; ils sont heureux et fiers de voir leur vieille ville, si libérale, si généreuse, si vivante, être à l'honneur. Je suis assuré d'être leur interprète, en exprimant leur reconnaissance à tous ceux qui, dans la Cité, ou dans les hautes sphères gouvernementales, dans les corps élus ou à la tête de l'administration, ont poursuivi avec tant d'activité, de persévérance et de succès le développement des établissements scientifiques, littéraires ou artistiques de cette ville. Il ne m'appartient de prononcer aucun nom; je donnerai cependant un souvenir ému à notre Mécène, Th. Ozenne, qui nous a légué cette merveille d'architecture, l'hôtel d'Assézat et des Sociétés savantes.

Plusieurs ont craint que les sacrifices faits par la République et par les villes demeurent trop longtemps infructueux. Il suffirait, pour les rassurer, d'énumérer les Revues créées par les Universités régionales, les publications régulières des Sociétés savantes des départements, les recherches poursuivies sur tous les points du territoire, et leurs principaux résultats.

Il en est peu, sans doute, de plus considérables que cette magnifique entreprise de la carte photographique du ciel, à laquelle la France a pu convier le monde entier, en gardant, dans ce travail gigantesque, une part importante, grâce à la collaboration, avec l'Observatoire de Paris, des trois observatoires d'Alger, de Bordeaux et de Toulouse, observatoires qui doivent aux municipalités et au gouvernement de la République, soit leur création, soit une transformation complète de leur activité scientifique. Je voudrais essayer de montrer l'importance de la grande œuvre due à l'ini-

tiative de ce savant, de ce patriote qu'était l'amiral Mouchez et d'en retracer brièvement l'histoire.

C'est bien une œuvre d'origine française, dans ses moyens et dans sa conception.

Je n'ai pas à rappeler que c'est la France qui a donné la photographie au monde. C'est un modeste chercheur de Chalon-sur-Saône, Joseph-Nicéphore Niepce, qui, de 1813 à 1816, après de nombreux essais faits au moyen d'instruments rudimentaires trouvés dans la boutique d'un opticien de la localité, obtint, par l'entremise de la chambre obscure, des dessins sur des plaques d'étain enduites d'un vernis spécial. En 1827, Niepce obtenait des épreuves photographiques sur des plaques de cuivre argenté recouvertes de bitume de Judée.

Depuis, la photographie a été l'objet de recherches dans toutes les parties du monde. Les noms de Daguerre, de Bayard, de Niepce de Saint-Victor, de Poitevin, de Taupenot, de Girard, de Davanne, de Quinsac et de tant d'autres, rappellent assez quelle part eut la France dans ses progrès.

Trois quarts de siècle sont à peine écoulés depuis les travaux des premiers inventeurs. Dans ce court intervalle, la photographie s'est entièrement transformée. Telle qu'elle est aujourd'hui, elle constitue un des plus merveilleux outils dont dispose l'homme, qui trouve en elle un mode entièrement nouveau de relations avec le monde extérieur. Son invention équivaut à l'attribution à l'homme d'un sixième sens, d'un sens qui ne se fatigue pas par l'usage, d'autant plus subtil au contraire que son emploi est plus prolongé. La plaque photographique peut être indéfiniment conservée. Le voyageur peut en ajourner le développement à son retour. Il y a plus : les rayons lumineux les plus photogéniques, ceux qui agissent le plus sur les plaques photographiques, ne sont pas les plus sensibles à nos yeux, ou même nous sont invisibles. La photographie peut donc nous fournir l'image d'êtres,

nous permettre l'étude de phénomènes dont, sans elle, nous ne pourrions même pas soupçonner l'existence.

L'application aux études astronomiques a produit une riche moisson de découvertes, a amené des progrès extraordinairement rapides dans la connaissance du ciel.

Au début, cette application n'a progressé que très lentement. Les procédés de Niepce et Daguerre et de leurs successeurs immédiats étaient trop peu sensibles pour se prêter à la reproduction d'images aussi faibles que celles des étoiles. Tout au plus, permettaient-ils d'obtenir des épreuves de la Lune et du Soleil, et il s'est trouvé que la photographie de ces deux astres éclatants constitue l'un des problèmes les plus difficiles qu'offre l'astronomie.

Les premiers essais de photographie astronomique furent faits, dès 1840, en Amérique, par Draper. En employant un télescope newtonien de 13 centimètres d'ouverture, par des poses de 20 minutes, Draper obtint une série intéressante de daguerréotypes de la Lune, de 25 millimètres de diamètre.

En 1845, Fizeau et Foucault, en France, obtiennent un daguerréotype du Soleil montrant des taches solaires et manifestant nettement la décroissance de l'éclat du Soleil, du centre vers les bords.

En 1850, Bond, en Amérique, avec le réfracteur de 38 centimètres d'ouverture de l'observatoire de Harvard College, par des poses de 40 secondes, obtint une série de daguerréotypes de la Lune de 12 centimètres de diamètre.

Les durées de pose étaient bien longues et ne pouvaient guère faire entrevoir la photographie stellaire. Dès 1851, un progrès considérable était réalisé par l'emploi du collodion, suggéré par Legray. D'autre part, les objectifs des réfracteurs, excellents pour les rayons visuels, devenaient médiocres pour les rayons photochimiques violets ou ultra-violets. C'est un astronome américain, Rutherfurd, qui, le premier, construisit un objectif achromatisé

spécialement pour les rayons chimiques, après avoir vainement tenté de transformer un objectif ordinaire en objectif photographique par l'addition d'une lentille, problème qu'il parvint à résoudre ultérieurement. L'objectif photographique de Rutherfurd avait 29 centimètres d'ouverture. Il lui fournit en 1864 et 1865 de très belles photographies de la Lune. En même temps, Draper en obtenait de plus belles peut-être, en employant un miroir de 40 centimètres en verre argenté.

En Europe des essais importants furent faits pour photographier la couronne solaire pendant les éclipses totales de 1851 et surtout de 1860. Pendant cette dernière, Warren de la Rue, Secchi et Foucault obtinrent, en Espagne, des épreuves donnant la couronne et les protubérances. En dehors des éclipses, des observations photographiques régulières de la surface solaire au moyen d'instruments spéciaux ont été organisées, notamment à Kew, à Potsdam, à Wilna, à Lisbonne. C'est en France que la surface solaire a été photographiée de la façon la plus parfaite par M. Janssen, qui, en 1876 et 1877, avec une lunette de Prazmowski de 18 centimètres d'ouverture, après une étude très minutieuse de l'intensité du spectre photographique solaire, et en employant pour l'agrandissement un dispositif très soigné, obtint, par des poses de 1/3000e de seconde, les merveilleuses épreuves de 30 centimètres montrant tous les détails des granulations de la surface du Soleil, que tous les astronomes ont alors admirées.

La photographie des étoiles était moins hérissée de difficultés que celle de la Lune ou du Soleil; elle se heurtait à un seul obstacle, mais un obstacle insurmontable au début, la faible intensité lumineuse de ces astres, même des plus brillants d'entre eux. Bond, en 1850, avait obtenu des daguerréotypes de Vega et de Castor. Ce dernier astre, une des plus belles étoiles doubles du Ciel, avait donné, non pas deux points, mais une image allongée. La longue durée de la pose nécessaire pour obtenir des

étoiles relativement si belles n'était pas encourageante, et les essais ne furent pas continués. Bond les reprit en 1857 en employant le collodion. Il obtint, en 18 minutes, l'étoile double Mizar et l'étoile voisine Alcor, de la Grande Ourse. Alcor et le compagnon de Mizar sont de cinquième grandeur; l'étoile principale est de la troisième. Bond reconnut que la distance et l'orientation des deux composantes de Mizar pouvaient être mesurées, sur la plaque photographique, avec une grande précision, et qu'il suffisait d'une exposition de quelques secondes pour obtenir l'étoile principale.

Gould, à Cordoba, vers 1875, fut le premier astronome qui ait obtenu un grand nombre de clichés stellaires. Avec le grand objectif de Rutherfurd, cet astronome réunit en quelques années 1,350 clichés d'étoiles doubles, d'amas d'étoiles et d'étoiles se présentant comme ayant peut-être des parallaxes sensibles. Une partie des clichés de Gould furent obtenus sur des plaques au gélatino-bromure d'argent, dont la fabrication, perfectionnée par Bennett, en 1878, devint rapidement courante.

L'introduction de ces plaques fut, pour la photographie astronomique, en raison de leur extrême sensibilité, le point de départ des plus rapides progrès. Les astronomes les employèrent d'abord à obtenir des représentations fidèles des astres les plus remarquables du Ciel. La grande nébuleuse d'Orion, le plus beau de tous, si difficile à dessiner en raison des variations d'éclat qu'elle offre d'un point à l'autre, fut l'objet immédiat de leurs efforts. Draper, de 1880 à 1882, en obtint diverses belles épreuves dont l'une à pose de 137 minutes. Un amateur anglais, M. Common, en 1882, avec un télescope à miroir de 90 centim. d'ouverture, par une pose de 39 minutes seulement, obtint un cliché qui est demeuré célèbre.

La principale difficulté qu'offre aujourd'hui la photographie stellaire se trouve dans la nécessité d'avoir, pendant toute la durée

de la pose, une image de l'étoile rigoureusement fixe sur la plaque sensible. Depuis longtemps, les équatoriaux sont pourvus de mouvements d'horlogerie d'une très grande puissance et d'une remarquable précision, qui entraînent leurs lunettes, comme une horloge entraîne son aiguille, de façon à les faire tourner uniformément autour de l'axe de l'instrument. Cet axe coïncide avec l'axe de la sphère céleste, autour duquel les étoiles, comme on sait, tournent d'une manière absolument uniforme. Si, donc, la vitesse du mouvement d'horlogerie est suffisamment bien réglée, l'axe optique de la lunette, une fois dirigé sur l'étoile, la rencontrera constamment. L'image de l'étoile n'aura aucun déplacement sur la plaque photographique.

La conception est simple, la réalisation plus difficile. Des équatoriaux pourvus de lunettes de plusieurs mètres de longueur, pesant avec leurs axes et leurs contrepoids des milliers de kilogrammes, ne peuvent être conduits avec autant de précision que l'aiguille d'une montre ou d'une pendule astronomique. La moindre poussière dans les dents de certains rouages produit des oscillations. En outre, l'atmosphère terrestre, avec laquelle il faut toujours compter dans les observations astronomiques, modifie la direction des rayons lumineux venus de l'étoile, et ce changement dépend de la position de l'astre par rapport à l'horizon, position qui varie considérablement pendant les longues poses. Il faut donc que l'astronome ait un moyen de surveiller l'étoile qu'il veut photographier, tout au moins une étoile voisine, et de rectifier la direction de la lunette, si l'image vient à s'écarter de la position primitivement choisie. Cependant, la plaque photographique n'est pas transparente, et l'astronome ne peut que rarement utiliser pour ce rôle important la lunette photographique elle-même. Il est conduit à fixer sur le tube de cette lunette une seconde lunette invariablement liée à la première, au moins pendant la pose, lunette qui joue le rôle de lunette guide, une lunette pointeur.

Primitivement on employa à cet usage les chercheurs à grand champ dont les grandes lunettes sont ordinairement pourvues. L'astronome anglais I. Roberts imagina de monter de façon qu'ils pussent tourner autour d'un même axe de déclinaison et se faire mutuellement contrepoids un télescope de Newton de 50 centimètres d'ouverture destiné à la photographie et un réfracteur de 18 centim. d'ouverture qu'il emploie comme lunette guide. C'est avec cet instrument qu'il a préparé le bel atlas de nébuleuses et d'amas d'étoiles qu'il a publié en décembre 1893.

Plusieurs astronomes, à partir de 1882, conçurent l'idée de photographier des zones étendues de la sphère céleste et se mirent à l'œuvre avec des instruments divers, notamment Pickering, à Harvard College, avec un instrument de 20 centim. d'ouverture et 1 m. 15 de distance focale; Gill, au cap de Bonne-Espérance, avec une lunette de 15 centim. d'ouverture donnant un champ de 6 degrés. Tous deux se proposaient la construction rapide de cartes renfermant toutes les étoiles du Ciel jusqu'à une grandeur déterminée.

En France, la construction de pareilles cartes, par des mesures ou des dessins faits par voie d'alignement, donnant toutes les étoiles visibles dans les lunettes dont les astronomes disposaient ordinairement à cette date, avait été entreprise à l'Observatoire de Paris, vers le milieu du siècle actuel, en vue surtout de la recherche des petites planètes, par Chacornac, qui avait publié trente-six cartes voisines de l'écliptique, ayant chacune cinq degrés de côté. Ces cartes renferment les étoiles jusqu'à la treizième grandeur. L'œuvre de Chacornac avait été continuée par MM. Paul et Prosper Henry, qui publièrent à leur tour seize cartes auxquelles s'en ajoute une construite par M. Stephan et une autre par MM. Wolf, André et Baillaud. A mesure qu'avançait ce travail ingrat, il devenait de plus en plus difficile et rebutant, le nombre des étoiles de chaque carte augmentant toujours, en raison de ce

que les cartes restant à faire se trouvaient dans la voie lactée ou dans son voisinage immédiat.

La dernière carte que j'ai mentionnée contient 4,558 étoiles et j'ai souvenir d'avoir ajouté près de la moitié du nombre total dans une revision faite en 1874, alors que nous croyions avoir achevé le travail en 1873. Il n'est pas sûr qu'une revision nouvelle, faite dans des conditions météorologiques excellentes, n'aurait pas conduit à ajouter encore un millier d'étoiles faibles. Il était cependant impossible de ne consacrer à cette besogne que les plus belles nuits. Il eût fallu dix ans pour achever une carte et il en restait une vingtaine à faire. De plus, la découverte de nombreuses petites planètes s'écartant notablement de l'écliptique montrait qu'il y aurait le plus grand intérêt à construire plusieurs séries de cartes au-dessus et au-dessous de la zone entreprise. L'achèvement du travail apparaissait indéfiniment reculé, quel que fût le zèle des astronomes qui y consacraient leurs efforts. L'appoint apporté par la publication de vingt excellentes cartes par Peters, en Amérique, de sept non moins complètes par Palisa, tout en étant précieux, porte à quatre-vingts seulement le nombre total des cartes dessinées. Pour représenter de la même manière le ciel entier, il en eût fallu quinze cents.

Il arriva même que, dans la voie lactée, le travail parut absolument impossible. Les étoiles se succédaient si nombreuses et serrées, que l'astronome ne pouvait les reconnaître.

MM. Paul et Prosper Henry se décidèrent à employer la méthode photographique. Je ne puis mieux faire ici que de reproduire une des pages que consacra à leurs travaux M. l'amiral Mouchez, directeur de l'Observatoire de Paris, dans l'*Annuaire du bureau des Longitudes pour 1887*.

« Nul mieux qu'eux, d'ailleurs, n'était préparé pour résoudre ces difficultés; car, suivant les traditions, trop abandonnées aujourd'hui, des grands astronomes des siècles passés qui s'occupaient

eux-mêmes de la construction de leurs instruments, ils consacraient depuis longtemps, dans leur modeste atelier de Montrouge, tous les moments de liberté que leur laissait leur service très actif à l'Observatoire de Paris, à l'étude de la taille et du polissage des grands verres d'optique.

« Une grande intelligence des questions à résoudre, l'harmonie d'aptitudes un peu différentes et très heureusement associées chez les deux frères, une volonté énergique et un travail persévérant qu'aucune distraction ne venait jamais troubler, ne pouvaient manquer de leur assurer un succès bien mérité. Ils étaient devenus, en quelques années, les plus habiles artistes de France, et leur notoriété n'était pas moins grande à l'étranger.

« Il leur fut donc facile de construire d'abord, comme essai, un premier objectif de 16 centim. achromatisé pour les rayons chimiques, qui, provisoirement adapté à un des deux équatoriaux du jardin, leur donna, dès les premiers essais, en juin 1884, un très remarquable cliché d'une région de la voie lactée. Je fus si frappé de la beauté exceptionnelle de ce début et de son extrême importance pour l'avenir de l'astronomie, que, malgré quelques difficultés administratives, je n'hésitai pas à accepter leur proposition de faire construire immédiatement un grand appareil photographique spécial de 33 centim. d'ouverture, dont ils se chargeaient de faire la partie optique, notre habile artiste Gautier devant en faire la partie mécanique.

« Le nouvel instrument a remplacé en mai 1885 l'un des deux petits équatoriaux du jardin. Il consiste dans un tube métallique à section rectangulaire, de 37 centim. sur 68 centim., contenant simultanément et parallèlement la lunette photographique de 33 centim. d'ouverture et de 3 m. 43 de distance focale, et la lunette chercheur ou pointeur de 24 centim. d'ouverture sur 3 m. 60 de distance focale; une mince cloison métallique sépare les deux lunettes. La monture équatoriale est du système dit « anglais »,

c'est-à-dire que le centre du tube est placé dans l'axe polaire de l'instrument, ce qui permet de suivre un astre dans toute sa course au-dessus de l'horizon sans renversement de la lunette. »

Mis en possession de leur instrument, si remarquable par sa stabilité et ses qualités optiques, MM. Paul et Prosper Henry l'employèrent à des travaux de toutes sortes et obtinrent un très grand nombre de précieux clichés parmi lesquels je me bornerai à citer la carte des Pléiades, à pose de quatre heures, contenant 2,326 étoiles. Une carte de Pléiades avait été dessinée en 1874, à l'Observatoire de Paris, à l'équatorial de 33 centim., par M. Wolf qui y avait inscrit toutes les étoiles visibles, au nombre de 625. La nouvelle carte de MM. Henry renferme tout ce que l'œil peut voir, par une très belle nuit, au télescope de 83 centim. de l'Observatoire de Toulouse, dont l'excellent miroir, je suis heureux de le rappeler ici, a été construit par eux, tout à leur début, en 1872.

Ces résultats ouvraient définitivement à l'astronomie une voie nouvelle. La carte des Pléiades de MM. P. et P. Henry n'était pas seulement intéressante en raison du grand nombre des étoiles qu'elle contenait. Elle montrait autour de plusieurs étoiles de cette constellation, Alcyone, Électre, Maïa, Mérope, de belles nébuleuses dont la dernière seule avait été bien vue, avec des instruments moyens, en de rares occasions, par quelques astronomes, dont le témoignage aurait peut-être été plus ou moins contesté si l'un d'eux n'eût été Schiaparelli. Il était établi que la photographie agrandit l'univers en nous révélant des astres sur lesquels l'œil aidé des plus grandes lunettes n'a aucune prise.

L'amiral Mouchez n'hésita pas à proposer la réunion d'un congrès astronomique international en vue de provoquer une association d'un certain nombre d'observatoires pour l'exécution d'une carte photographique du Ciel.

L'œuvre à accomplir surpassait de beaucoup les forces d'un

seul observatoire et même des observatoires d'une seule nation. MM. Henry ne s'étaient pas proposé principalement d'aller vite. Leur instrument permettait d'obtenir, sur les plaques photographiques, non pas une image approximative du Ciel, mais une représentation complète et précise. Assurément, il était possible, avec des lunettes à grand champ, d'avoir rapidement une carte complète du Ciel; mais de telles lunettes déforment très notablement les configurations des astres, comme les cartes géographiques planes déforment les régions représentées. L'instrument de MM. Henry donnait un champ de deux degrés seulement, exigeant 10,000 plaques pour la sphère céleste entière. Mais dans ce champ aucune déformation sensible, aucune distorsion n'était à craindre. L'instrument pouvait donner des résultats dépassant de beaucoup le problème primitivement posé.

Les astronomes du monde entier savent quel service MM. Paul et Prosper Henry ont rendu à l'astronomie. Les pages que l'amiral Mouchez a consacrées à ces savants si modestes et si simples sont à la fois à leur honneur et à l'honneur de celui qui les a écrites. Son nom et le leur passeront à la postérité avec la carte photographique du Ciel qui demeurera le fondement de l'astronomie dans l'avenir le plus reculé.

Le premier congrès astrophotographique réuni à Paris en 1887 fut une grande fête astronomique. Les invitations avaient été envoyées à plus de cinquante astronomes de seize nations différentes, au nom de l'Académie des sciences, par ses secrétaires perpétuels, MM. J. Bertrand et Vulpian. L'Académie se chargea des frais de publication des procès-verbaux du Congrès.

La première réunion eut lieu à l'Observatoire de Paris, le 16 avril 1887, sous la présidence de M. Flourens, ministre des affaires étrangères : la séance de clôture, le lundi 25 avril. Le Congrès nomma président d'honneur M. l'amiral Mouchez; président

M. O. Struve, directeur de l'observatoire de Poulkova, près Saint-Pétersbourg; vice-présidents MM. Auwers, de Berlin; Christie, de Greenwich; et M. Faye qui, le premier, dès 1849, avait montré l'importance que prendrait la photographie astronomique; les secrétaires étaient MM. F. Tisserand; Bakhuyzen, de Leyde; Duner, de Lund; Trépied, d'Alger. Les directeurs de tous les observatoires français assistèrent au Congrès.

Le Congrès, sur la proposition de l'amiral Mouchez, décida que l'on entreprendrait, à la fois, une carte photographique contenant toutes les étoiles du Ciel jusqu'à la quatorzième grandeur, grandeur limite de ce que l'œil peut saisir dans les lunettes de 24 centimètres d'ouverture, et un catalogue des positions précises des étoiles jusqu'à la onzième grandeur, d'après des mesures à effectuer sur des clichés spéciaux à poses courtes. Pour le contrôle, pour éliminer toute possibilité d'erreur, il fut décidé que, suivant la tradition des astronomes, l'un et l'autre travail serait fait deux fois, que l'on prendrait deux séries de clichés pour la carte, deux séries pour le catalogue. On en profiterait pour introduire plus d'homogénéité dans l'ensemble, en faisant coïncider les centres des clichés de chaque série avec les angles des clichés de l'autre; on remédierait ainsi à cette circonstance que les images, près des bords des clichés, sont un peu allongées et moins régulières qu'au milieu. Le travail serait fait au moyen d'instruments identiques à celui de MM. P. et P. Henry. Dix-huit observatoires s'engagèrent à y participer. Le Congrès, avant de se séparer, forma un comité permanent comprenant onze membres élus, auxquels furent adjoints les directeurs des observatoires participants.

Le comité permanent se réunit, à l'Observatoire de Paris, en septembre 1889 et en avril 1891, sous la présidence de l'amiral Mouchez et, en mai 1896, sous la présidence de F. Tisserand, son successeur à l'Observatoire de Paris.

Ces diverses sessions furent employées à régler définitivement

les points essentiels du travail. En fait, lors de la réunion du premier congrès, en 1887, chacun avait l'intuition nette que le moment était venu d'entreprendre une carte du ciel; mais une foule de questions scientifiques étaient en suspens qui ont fait, de 1887 à 1896, l'objet des recherches d'un grand nombre d'astronomes. La plupart d'entre elles ont été résolues. Notamment, pour ne parler que des travaux français les plus importants, M. Lœwy a étudié magistralement le rattachement de clichés voisins dans le but de déterminer avec précision les éléments dont dépendent les distances, dans le ciel, des astres inscrits sur ces clichés; et MM. Henry, dans une série de courts mémoires, ont donné des règles extrêmement simples pour le même objet. Certaines questions, notamment l'estimation ou la mesure des grandeurs stellaires, offrent de très grandes difficultés et exigeront encore de longs travaux. On devra se contenter provisoirement de solutions approchées. Dans la dernière réunion, celle de 1896, présidée avec tant de cordialité, de savoir et d'habileté, par F. Tisserand, les conditions d'exécution de la carte et du catalogue ont été arrêtées, à l'unanimité, sur les rapports préparés par des commissions, dans le sein desquelles avait régné la plus parfaite entente, et qui, sans doute, ont voulu marquer la part qui revient à la France dans cette grandiose entreprise, en choisissant pour rapporteurs deux astronomes français.

Je viens de prononcer, et non sans une émotion profonde, le nom de Tisserand dont j'ai eu l'honneur d'être l'élève en astronomie, l'ami et le successeur à Toulouse. Qui de nous, pendant les délibérations de 1896, ou à cette inoubliable soirée de clôture dans laquelle les sympathies que lui témoignaient les plus illustres représentants de l'astronomie nous semblaient à tous grandir notre patrie dans le monde, qui de nous aurait pensé que la mort impitoyable viendrait l'enlever, quelques mois après, à cinquante ans, à l'affection des siens, à la science à la tête de

laquelle il occupait l'un des tout premiers rangs ! Les astronomes de Toulouse et de tous les observatoires français gardent pieusement son souvenir. Nul doute que, s'il eût vécu, il ne fût aujourd'hui présent à cette séance; aucun savant mieux que lui n'a compris, n'a pratiqué la décentralisation scientifique.

Les décisions prises en 1896 entraînent pour les observatoires participants des dépenses considérables. La publication de la carte proprement dite, activement étudiée, avant cette date, à Paris, à Alger, à Toulouse, offrait des difficultés sérieuses. Le premier congrès de 1887 avait décidé que la reproduction serait faite par des procédés photographiques, sans aucune intervention de la main de l'homme dans la mise en place des étoiles sur les pierres ou plaques de cuivre employées à l'impression. Il arrivait qu'un grand nombre de points imperceptibles qui représentent, sur les clichés, les plus faibles étoiles, disparaissaient à la photogravure et qu'une foule de petits points apparaissaient, dus à des poussières déposées sur le cliché, et que l'on pouvait prendre pour des étoiles. Le Comité, sur la proposition de Tisserand, décida que chaque cliché de la carte serait fait par trois poses durant chacune trente minutes, et que, d'une pose à l'autre, on donnerait à la lunette un très petit déplacement, de telle manière que chaque étoile soit représentée par un très petit triangle dont les trois images forment les sommets. Le Comité, sans l'imposer, autorisa la reproduction par la voie de la photogravure sur cuivre. Les études sont aujourd'hui terminées et, grâce à un crédit provisoire accordé par l'Etat, les observatoires français se sont mis à l'œuvre et ont commencé la publication. Le Comité international s'est borné, pour faciliter leur tâche aux astronomes qui n'obtiendraient pas les crédits nécessaires, à prescrire le dépôt au Bureau international des poids et mesures, à Paris, d'un diapositif sur verre de chaque cliché agrandi deux fois. La Chambre des députés a inscrit récemment, au budget de 1899, un crédit annuel suffi-

sant pour que les observatoires français de Paris, Alger, Bordeaux, Toulouse puissent achever en vingt-cinq ans la publication des 4,860 clichés dont ils sont chargés. Le nombre total, pour les deux séries de la carte entière, est 22,054 clichés répartis entre dix-huit observatoires.

Le crédit voté, 92,000 francs par an, sera suffisant pour assurer l'exécution et la publication non seulement de la carte, mais aussi du catalogue des positions précises des étoiles jusqu'à la onzième grandeur et de l'admirable atlas de la Lune de MM. Lœwy et Puiseux. Il n'y a plus aucun doute que l'œuvre entreprise soit terminée dans vingt-cinq ans. Je suis personnellement convaincu que nous économiserons quelques années et que les plus favorisés de nous verront l'achèvement de la partie de l'œuvre dont la France a été chargée.

J'ai dit que la carte photographique et le catalogue seront le fondement de l'astronomie dans l'avenir le plus reculé. Il suffit, pour en être sûr, d'apprécier combien seraient utiles à l'astronomie actuelle quelques observations un peu exactes d'éclipses anciennes. L'astronomie stellaire ne date pas de deux siècles. Elle commence avec les observations méridiennes de Bradley. Herschell, il y a juste un siècle, lui a donné par ses célèbres jauges du Ciel, par ses observations d'étoiles doubles et de nébuleuses, par ses travaux sur l'éclat des étoiles, par ses recherches sur le mouvement du système solaire dans l'espace, un développement extraordinaire. Depuis, dans toutes les branches, les études commencées par Herschell ont été poursuivies. Chacun de ses mémoires est devenu le point-départ d'un chapitre important de l'astronomie sidérale. La carte internationale photographique résoudra la plupart des problèmes, ou donnera le moyen d'y faire de rapides progrès. Les efforts combinés de tous les astronomes du XIX^e^ siècle ont abouti à la connaissance des positions précises, à une seconde d'arc, de 100 à 150 milliers

d'étoiles. Le catalogue international donnera, dans une vingtaine d'années, les positions précises, au quart de seconde, de plus de deux millions d'étoiles. Les astronomes pourront, dès cette époque, étudier les mouvements propres de tous ces astres, les mettre en évidence, en mesurer un grand nombre et obtenir des renseignements certains sur la constitution de l'Univers.

D'autre part, les résultats de l'entreprise scientifique due à l'initiative française s'étendront et s'étendent déjà bien en dehors de l'œuvre elle-même. De nombreux observatoires sont dès maintenant pourvus de grands instruments photographiques et ont introduit dans leurs travaux les plus divers ce merveilleux outil, la plaque sensible. L'étude des nébuleuses, celle des étoiles doubles, la recherche des petites planètes, la mesure des parallaxes, c'est-à-dire des distances des étoiles, la photométrie stellaire, les études de spectroscopie, sont autant de travaux infiniment plus aisés que dans le passé. Il ne m'appartient pas d'entrer, à ce sujet, dans plus de détails. Mais nous pouvons, avec confiance, voir l'astronomie française s'élever au-dessus de nouveaux horizons. Elle a, dans plusieurs directions, obtenu les plus importants succès.

Je ne sais, Messieurs, si j'aurai réussi à atteindre, même de loin, le but que je m'étais proposé en commençant ce discours. J'aurais voulu vous faire partager, à tous, en quelque mesure, l'enthousiasme que produit une grande œuvre en ceux qui, simples ouvriers, ont l'honneur de consacrer leurs forces à la réalisation des conceptions des inventeurs, enthousiasme plus grand encore quand il s'agit d'une œuvre nationale résultant des efforts de tant de savants français. Tout ce qui recule le domaine des sciences, même des sciences les moins susceptibles d'application immédiate, recule aussi les limites de l'esprit humain; et, à mesure que les hommes qui ont voué leur vie à l'étude s'avancent plus avant dans la connaissance de l'Univers, il se produit une synthèse des

idées qui éclaire le monde. Le peuple entier s'élève et, lentement, sans doute, mais sûrement, devient plus noble et meilleur. C'est une grande jouissance, pour le savant, que la contemplation de l'Univers; il en éprouve une plus grande en pensant qu'en travaillant pour la science il travaille pour la patrie et pour l'humanité.

DISCOURS DE M. GASTON PARIS

DISCOURS DE M. GASTON PARIS.

Le roman du Comte de Toulouse [1].

MONSIEUR LE MINISTRE,
MESDAMES, MESSIEURS,

Le moyen âge romantique n'est pas, comme on l'a quelquefois dit par réaction contre le genre « troubadour », une invention de quelques rêveurs naïfs, épris, sur des malentendus, d'une époque qu'ils ne connaissaient pas. La haute société française de l'âge féodal a bien réellement conçu un idéal d'héroïsme, de générosité, de courtoisie et d'amour, et cet idéal a trouvé dans la poésie son expression plus ou moins parfaite. Qu'il différât beaucoup de la réalité, c'est ce que nous prouve l'étude de l'histoire; mais c'est déjà pour la France d'autrefois un honneur de l'avoir conçu, de l'avoir aimé, de l'avoir exprimé, et de l'avoir inculqué aux autres nations. Si l'on doit surtout juger une société par ce qu'elle est, il faut aussi lui tenir compte de ce qu'elle voudrait être : la poésie qu'elle produit spontanément est un élément qu'on ne saurait négliger pour l'apprécier dans ce qu'elle a de plus intime, puisque la poésie, comme l'a dit un poète sincère entre tous, n'est après tout qu'« un rêve où la vie est plus conforme à l'âme ».

Je veux vous entretenir aujourd'hui d'une histoire qui est, surtout dans ses dernières formes, une de celles où cet idéal, un peu factice, il faut le dire, s'est le mieux traduit. On pourrait presque

[1] Cette lecture comporte des notes étendues, qui n'ont pu trouver place ici et qui seront prochainement données ailleurs.

trouver qu'elle est trop « moyen âge » : on la croirait au premier abord inventée par quelque romancier moderne, voyant l'époque de la chevalerie sous un jour purement conventionnel. Rien n'y manque des ingrédients ordinaires : ni le chevalier sans reproche autant que sans peur, ni la dame injustement persécutée, ni l'amour chaste et discret, ni le bon moine, ni le traître à l'âme aussi noire que celle de sa victime est immaculée. Tout cela est cependant parfaitement authentique, dans le sens où peut l'être un roman. C'est un roman, mais c'est un roman du moyen âge, et même, dans sa première forme, un roman du haut moyen âge. L'origine semble bien en être toulousaine ou au moins méridionale, et c'est à cause de cela que je l'ai choisi pour en faire l'objet d'une communication au Congrès qui tient aujourd'hui sa dernière séance dans la vieille et glorieuse capitale de l'Aquitaine.

Il existe toute une série de récits, de poèmes, d'œuvres dramatiques et de romans en prose qui, sous des noms et dans des cadres divers, nous racontent essentiellement la même histoire. D'habiles critiques en ont reconnu la parenté et les ont divisés en groupes distincts. C'est d'abord le groupe catalan, — récit des chroniqueurs Bernat Desclot (fin du XIII^e^ siècle), Carbonell (fin du XV^e^ siècle), Beuter (XVI^e^ siècle), auxquels se rattachent une romance espagnole (XV^e^ siècle), et, quoique avec l'immixtion d'éléments étrangers, la source inconnue où ont puisé deux chroniques éditées en Provence au XVII^e^ siècle, celle de César de Nostredame et la *Chronique des rois d'Arles;* — puis un poème anglais du XIV^e^ siècle, tiré d'un poème français perdu ; — un « miracle » français du XIV^e^ siècle; — enfin, un groupe de quatre versions intimement apparentées : un poème danois du XV^e^ siècle, deux romans en prose, l'un français et l'autre allemand, du XVI^e^ siècle, et une nouvelle italienne de Bandello. Laissant de côté les deux chroniques provençales et le miracle français, dont les rapports avec les autres versions sont trop

vagues ou trop compliqués, je résumerai l'histoire dans les trois formes, de plus en plus riches, où elle se présente à nous d'après le groupe catalan, le poème anglais et le troisième groupe. Le rapport de plus ou moins grand développement qui se remarque entre ces trois formes correspond à leur antiquité relative : ce sont trois phases successives de l'évolution du thème.

Je commence par la plus simple et la plus ancienne, celle du groupe catalan. Le héros du roman, — disons le comte, sans essayer encore de lui donner un nom, — entend raconter par un jongleur le péril où se trouve, là-bas, en Allemagne, l'impératrice sa suzeraine. Deux barons de la cour l'ont injustement accusée d'adultère, et elle sera brûlée au terme fixé s'il ne se trouve personne pour combattre ses accusateurs. Le comte part secrètement pour Aix-la-Chapelle et arrive au moment où l'exécution va avoir lieu. Revêtu d'une robe de moine que lui a procurée un vrai moine dévoué à l'impératrice, il est introduit auprès d'elle, l'entend en confession, et, sûr dès lors de son innocence, lui révèle son nom et son dessein. Il se présente en armes sur le lieu du supplice et s'offre à combattre seul l'un après l'autre les deux calomniateurs : il tue le premier, sur quoi le second avoue le crime qu'ils ont commis « par haine et envie », et implore le pardon de l'impératrice, pardon qu'elle lui accorde généreusement. Elle est ramenée en triomphe au palais, et on cherche partout le vainqueur, mais il a disparu. Au bout d'un certain temps, l'impératrice fait connaître le nom qu'il lui avait interdit de révéler plus tôt, et l'empereur veut qu'elle aille elle-même, en pompeux appareil, trouver son libérateur dans le lointain comté où il est retourné. Accueillie par le comte avec magnificence, elle le ramène en Allemagne, où l'empereur le remercie à son tour et lui accorde un notable accroissement de fief.

Dans cette histoire, on le voit, il n'y a pas trace d'amour : la

générosité, le souci de la justice, le dévouement féodal sont les seuls mobiles qui fassent agir le héros. On ne comprend pas bien pourquoi il cache son nom, et, l'ayant révélé à l'impératrice, exige qu'elle attende un certain temps pour le faire connaître. Aussi a-t-on conjecturé que le groupe catalan avait ici perdu un des éléments du récit originaire, élément conservé dans le poème anglais, qui représente, comme je l'ai dit, un poème français perdu, sensiblement plus ancien.

Ici, en effet, le comte, au moment de l'aventure, est en guerre avec l'empereur, et dès lors sa conduite est naturelle : il craint, s'il est reconnu, d'être arrêté; même après son exploit, il n'est pas sûr que la reconnaissance efface chez l'empereur l'ancienne inimitié, et il ne veut qu'on sache son nom que quand il se sera mis en sûreté. Il est donc probable que le poème anglais a conservé ici la version primitive.

D'ailleurs en beaucoup d'autres traits il se rapproche du groupe catalan et, par conséquent, de l'original. Il est seul avec ce groupe à donner à l'héroïne le titre d'impératrice, à faire parvenir fortuitement au comte la nouvelle du péril qu'elle court, à attribuer à *deux* barons ligués contre elle la calomnie dont elle est victime, et à faire accepter par le héros de combattre contre tous deux, l'un étant de même renversé du premier coup, l'autre implorant (mais ici vainement) sa grâce. Dans la description du combat, il y a même des passages où l'accord entre le poème anglais et la romance castillane est littéral, et ne peut s'expliquer que par une source commune.

Toutefois, si en beaucoup de traits le poème anglais reproduit fidèlement le thème primitif, il s'en écarte par l'introduction d'un élément inconnu à ce thème et qui change, à vrai dire, tout l'esprit du récit, mais pour lui donner un charme qui lui manquait. L'impératrice et le comte ne sont plus des inconnus l'un pour l'autre : ils se sont déjà vus; bien plus, ils se sont aimés, ils ont échangé

des aveux, et elle lui a fait présent d'un anneau; quand, le prenant pour un moine, elle se confesse à lui, elle ne trouve à se reprocher que cette faute commise pour lui-même, ce qui naturellement le remplit de tendresse et d'émotion. Au reste, l'amour n'a pas été entre eux plus loin que l'expression d'une sympathie mutuelle. Le poème français était sans doute sur ce point plus réservé encore que ne l'est l'imitation anglaise. Dans les romans de *Palanus* et de *Galmi*, — qui en dérivent comme le poème anglais, — il n'existe entre les deux héros qu'un amour idéal, qui porte seulement chacun d'eux à se rendre de plus en plus digne de l'honneur que lui fait l'autre en l'aimant.

Le dénouement de *Palanus* est de tous le plus conforme à cette donnée : tandis que dans les autres versions du troisième groupe et aussi dans le poème anglais la dame finit, son mari étant mort, par épouser son libérateur, ici nos deux héros, après leur terrible aventure, restent l'un pour l'autre ce qu'ils étaient auparavant; ils éprouvent seulement, elle de la reconnaissance et de la joie d'avoir si bien placé son estime, lui de la fierté d'avoir si bien répondu à la confiance de celle qui a purifié le culte qu'il garde pour elle. C'est par de tels sentiments, à la fois exaltés et purs, que notre récit prend vraiment une place à part entre tant de récits analogues et mérite d'être regardé comme l'incarnation du plus noble idéal chevaleresque.

L'amour entre l'impératrice et le comte n'est pas le seul trait que le poème français inconnu ait ajouté au simple récit primitif. La calomnie contre l'impératrice, présentée dans celui-ci sous une forme vague, y est racontée avec des circonstances précises. Et d'abord le motif de la conduite des traîtres est différent : ils n'agissent plus « par haine et envie »; chargés, pendant une absence de l'empereur, de la garde de leur souveraine, ils conçoivent pour elle une passion d'autant plus odieuse qu'ils se l'avouent l'un à l'autre et rêvent de l'assouvir tous deux, et c'est quand elle les a

repoussés avec indignation qu'ils jurent de la perdre. A cet effet, ils réussissent à introduire dans sa chambre, pendant qu'elle dort, un jouvenceau qu'ils ont abusé; puis ils font irruption avec de nombreux témoins, et, comme pris d'indignation, mettent à mort le malheureux page avant qu'il ait pu parler. Au retour de l'empereur, ils lui racontent le prétendu crime de sa femme, qu'ils ont emprisonnée, et celui-ci croit à une évidence qui paraît manifeste.

Nous retrouvons les deux éléments dont se compose cet épisode dans des traditions qui ressemblent à la nôtre. Dans la légende si répandue que l'on désigne généralement par le nom de *Crescentia*, nous voyons, comme ici, un personnage chargé, en l'absence de l'époux, de la garde de sa souveraine, s'en éprendre, lui faire des propositions qu'elle repousse et s'en venger en l'accusant à son tour auprès du trop crédule mari. Le roman français a sans doute pris dans cette légende le cadre de l'épisode qu'il a ajouté au thème primitif. Quant au stratagème à la fois infâme et naïf qui constitue la forme même de la machination employée contre l'impératrice, il se retrouve dans plus d'une de nos chansons de geste, et c'est à l'une d'elles qu'a dû l'emprunter l'auteur du poème français perdu.

De ce poème dérivent, nous l'avons vu, parallèlement au poème anglais, les autres versions de notre récit; mais elles n'en dérivent pas directement : il faut admettre un intermédiaire par lequel s'expliquent les traits communs qu'elles présentent en regard du groupe catalan et du poème anglais. Le plus important de ces traits est qu'il n'y a plus qu'un accusateur, ce qui d'ailleurs est plus naturel du moment qu'un amour coupable est devenu le mobile de la calomnie.

Un autre est tout gracieux et romanesque. Ce n'est point le hasard qui apprend au héros le péril où se trouve sa dame : c'est elle-même qui l'appelle à son secours par un message, auquel il ne fait qu'une réponse évasive, ce qui enlève à l'infortunée son der-

nier espoir. Quand, vêtu en moine, il l'a confessée, il lui demande en aumône l'anneau qu'elle porte au doigt, seule richesse qu'elle ait conservée. Après le combat il disparaît, et nul ne sait qui était le généreux libérateur (tandis que, dans le poème anglais, il s'était fait connaître, non plus, comme dans le groupe catalan, à l'impératrice elle-même, mais à l'abbé qui lui avait procuré son déguisement). Plus tard il revient à la cour, et celle qui jadis l'avait si doucement traité le reçoit avec une froideur dont elle finit par lui dire la cause : il accepte ses reproches sans protester, mais fait en sorte qu'elle voie à son doigt l'anneau qu'elle a donné au moine inconnu qui l'a confessée dans la prison. Elle le reconnaît, tombe à ses pieds et lui demande pardon. Cette scène est bien dans l'esprit qui devenait de plus en plus celui de la légende, et fait honneur au remanieur qui l'a conçue.

Ce remanieur travaillait évidemment sur le poème français qui est aussi la source du poème anglais du XIV^e^ siècle. Son œuvre a en commun avec ce poème la plupart des traits qui le distinguent du groupe catalan, donc du thème primitif. Le remaniement ne doit pas être ancien, car aucun de ses dérivés n'est antérieur à la fin du XV^e^ siècle. Il laissait sans doute dans le vague le pays et le rang des personnages : dans aucun des dérivés l'héroïne n'est impératrice; elle est reine d'Angleterre ou de Pologne, duchesse de Bretagne ou de Savoie; le héros est un comte de Lyon, un roi de Bohême, un chevalier breton ou un seigneur espagnol.

J'imagine que ce remaniement était écrit en latin, et qu'il appelait simplement son héros *comes quidam palatinus;* c'est ainsi que je m'explique ce singulier nom de *Palanus* donné par le roman français au comte, dont il fait un comte de Lyon simplement parce que l'auteur écrivait dans cette ville.

Telle est sous ses formes successives cette belle et naïve histoire, où les sentiments les plus délicats et les plus élevés de la cheva-

lerie apparaissent mêlés aux traits les plus sombres de la férocité et de la justice dérisoire des temps barbares. Peut-on lui découvrir une base historique et déterminer l'époque et le pays où elle a pris naissance? Un savant allemand, M. Gustave Lüdtke, l'a essayé dans un livre où l'érudition la plus exacte est mise au service de la plus pénétrante ingéniosité, et, bien que sa démonstration ne puisse pas être regardée comme absolument certaine, elle paraît au moins très plausible; elle est en tout cas des plus attrayantes, et elle offre pour les Toulousains un intérêt tout particulier.

Les versions de notre récit qui dérivent du remaniement du poème français donnent au héros et à l'héroïne, on vient de le voir, les noms et les titres les plus divers. Mais le groupe catalan s'accorde avec le poème anglais (représentant le poème français antérieur) pour faire de la souveraine injustement persécutée une impératrice; quant au héros, l'accord du groupe catalan et du poème anglais est d'autant plus frappant, qu'il n'apparaît pas d'abord et ne se révèle qu'à un examen attentif : il s'agit dans le premier d'un comte (anonyme) de Barcelone, dans le second d'un comte Bernard de Toulouse; or il a existé un comte de Barcelone qui a été en même temps comte de Toulouse, et ce comte s'appelait Bernard : c'est le célèbre fils du plus célèbre et plus glorieusement célèbre Guillaume de Toulouse (ou saint Guillaume de Gellone), Bernard, que nous appelons ordinairement duc de Septimanie, mais qui fut également à la tête des deux grands comtés séparés par cette province. Une telle coïncidence peut difficilement être fortuite. Si maintenant nous trouvons dans l'histoire de ce personnage quelque chose qui puisse être considéré comme ayant servi de base à la tradition poétique qui met en scène ici le comte de Barcelone, là le comte Bernard de Toulouse, nous aurons bien des chances d'être dans le vrai en croyant que le héros de la tradition est le personnage historique.

Or précisément il y eut, tout le monde le sait, entre Bernard

et celle qui, de son temps, était assise sur le trône impérial des rapports qui ressemblent singulièrement ou qui, du moins, ont pu être considérés comme ressemblant à ceux qu'établit la poésie entre le comte de Toulouse ou de Barcelone et l'impératrice. Judith, la seconde femme de Louis le Pieux, fut accusée, en 830, par un parti en tête duquel figuraient deux puissants seigneurs, Hugon et Matfrid, d'adultère avec Bernard, « camérier » du palais depuis 824, et fut de ce fait maltraitée, reléguée et emprisonnée. En février 831, le parti qui lui était favorable ayant repris le dessus, elle se justifia, dans une assemblée tenue à Aix-la-Chapelle, par un serment solennel. Bernard, qui, devant l'hostilité déchaînée contre lui, s'était retiré à Barcelone, n'assistait pas à cette assemblée; mais il parut à celle qui eut lieu, en automne, à Thionville, et il offrit de soutenir par un combat judiciaire l'innocence de ses relations avec Judith : pas plus qu'à Aix contre l'impératrice, aucun accusateur ne se présenta contre lui; quant aux deux comtes Hugon et Matfrid, ils avaient du chef de haute trahison été condamnés à mort à Aix-la-Chapelle, et n'avaient dû la vie qu'à la clémence de l'empereur. Bernard ne fut pas toutefois réintégré dans ses fonctions de cour; il retourna dans ses comtés de France et d'Espagne.

L'histoire, après tant de siècles, se déclare hors d'état de porter un jugement certain sur la nature des liens qui existèrent entre le duc de Septimanie et l'impératrice Judith. La belle souveraine et le brillant camérier furent-ils seulement unis par des intérêts politiques, Bernard aspirant à prendre sous le nom du faible Louis la direction effective de l'empire, Judith ne songeant qu'à assurer au profit de son fils Charles un remaniement du partage imprudemment fait par l'empereur, avant son second mariage, entre ses trois fils du premier? Furent-ils coupables, comme leurs ennemis, surtout Hugon et Matfrid, les en accusèrent avec passion? Entre les assertions contradictoires des contemporains, nous

n'osons pas décider : il est toujours bien difficile, pour rappeler un mot célèbre, d'être sûr de ces choses-là. Mais il est évident que les partisans de Bernard et surtout les populations qui, des deux côtés des Pyrénées, vivaient sous son autorité et lui étaient toutes dévouées, proclamèrent bien haut l'innocence de l'impératrice et traitèrent de vils calomniateurs les deux comtes Hugon et Matfrid. Le triomphe de Judith à Aix-la-Chapelle, la confusion de ses accusateurs, l'offre que fit Bernard, à Thionville, de combattre en champ clos ceux qui soutiendraient la calomnie, devaient bien facilement, dans l'imagination de ses fidèles, éloignés du théâtre des événements et n'en recevant que des échos altérés, se transformer en un drame autrement simple et pathétique : le comte Bernard, cachant son nom à cause de l'inimitié de l'empereur, se présentait comme champion de l'impératrice accusée d'adultère non avec lui mais avec un autre, recevait d'elle-même, sous le sceau sacré de la confession, l'attestation de son innocence, combattait seul les deux infâmes persécuteurs, tuait l'un et forçait l'autre à demander grâce, et disparaissait aussitôt pour se retirer dans son comté, où la reconnaissance de l'impératrice et de l'empereur enfin éclairé venait, plus tard, lui apporter l'hommage dû à son héroïsme et à son dévouement. Cette transformation était d'autant plus facile, qu'il existait déjà des récits sur un thème analogue, et ayant une base historique, où une souveraine injustement accusée était sauvée grâce à un généreux champion qui soutenait victorieusement, pour elle, un combat judiciaire. On sait combien de fois il est arrivé qu'un récit fondé sur un événement réel a néanmoins emprunté plusieurs de ses traits à un récit antérieur analogue dans ses données essentielles.

La légende ainsi formée avait — on en comprend sans peine le motif — écarté des relations entre Bernard et l'impératrice tout soupçon d'amour, même platonique; plus tard seulement, quand elle fut devenue pour ceux qui la racontaient un simple roman,

s'y introduisit le délicat et pur élément d'un amour qui n'a rien que d'ennoblissant pour les deux âmes qui le ressentent; toutefois, même dans cette version nouvelle, conformément à la légende originale, ce n'est pas avec le héros, comme il eût été naturel, c'est avec un autre personnage que l'impératrice est accusée d'avoir failli à ses devoirs d'épouse. Ce trait ne s'explique guère que comme « survivance » d'une forme du récit où il avait sa raison d'être. Tout semble donc indiquer que c'est dans les comtés soumis à Bernard que fut mise par écrit, après un temps que nous ne pouvons préciser, la légende à laquelle avaient donné lieu les événements, par eux-mêmes singuliers et romanesques, de 830 et de 831.

Elle ne revêtit pas la forme des chansons de geste : l'épopée, qui a tant célébré Guillaume de Toulouse, ignore complètement son fils. Ce fut très probablement un récit latin qui transmit à la postérité la belle histoire née, au moment même, de la connaissance imparfaite et de l'impression exagérée des faits. Bernard y était sans doute appelé, — comme dans un autre document légendaire qui le concerne, — *comes Tolosanus et Barcinonensis* : de là le double nom de « comte Bernard de Toulouse », qui s'est conservé dans le poème anglais, et de « comte de Barcelone », qu'ont préféré, comme il était naturel, les récits catalans. L'histoire de Bernard dut de bonne heure passer de la Catalogne dans l'Espagne plus occidentale; car il semble bien qu'on en ait une adaptation, d'ailleurs bizarre, dans une aventure attribuée par la *Cronica géneral* d'Alfonse X à la femme et aux deux fils du roi de Navarre Sanche le Grand († 1001), et dont le récit ne doit pas être postérieur au XII^e^ siècle. Si ce rapprochement est fondé, c'est la plus ancienne trace de notre légende qui nous ait été conservée, et elle se présente en Espagne, c'est-à-dire là où nous trouvons cette légende plus tard sous la forme restée la plus voisine de sa forme primitive.

Le récit latin se répandit aussi dans le nord de la France et

fournit au XII^e^ ou au XIII^e^ siècle la matière d'un poème dont la perte est des plus regrettables et auquel remontent, nous l'avons vu, directement le poème anglais et indirectement les imitations faites en France, en Allemagne, en Danemark et en Italie. La dernière, celle de Bandello, est la plus altérée et peut-être la moins bonne; elle a toutefois un certain intérêt pour l'histoire littéraire. Adaptée, en 1713, au goût du temps par M^me^ de Fontaines, elle ravit le jeune Arouet, et il en tira plus tard l'inspiration de sa tragédie de *Tancrède,* qui fut un de ses plus brillants succès, se maintint longtemps au répertoire et peut être regardée comme un des prototypes du drame romantique. Ainsi la ramification légendaire qui s'était jadis étendue sur toute l'Europe a poussé une dernière branche jusque dans la littérature presque contemporaine.

La souche qui a produit cette végétation riche et vivace paraît bien avoir ses racines dans la terre méridionale où Bernard donna le spectacle de son existence tumultueuse et féconde en péripéties. Le grand-duc de Toulouse Guillaume est devenu le centre d'un des cycles les plus nationaux de notre vieille épopée; autour de son fils Bernard, par l'interprétation idéalisée d'un épisode de sa vie, s'est formée une légende d'un caractère plus individuel, qui peu à peu, transportée hors de sa patrie, s'accroissant d'éléments empruntés ailleurs et s'enrichissant d'heureuses innovations, est devenue une des incarnations les plus complètes et les plus typiques de la poésie romantique et chevaleresque. Il m'a semblé intéressant de rappeler ce souvenir dans une réunion tenue à Toulouse. Les vents et les oiseaux ont dispersé par le monde une semence de poésie qui avait germé dans une terre féconde entre toutes : j'ai voulu rassembler les fleurs qui en sont nées et qui, sous les cieux les plus divers, se sont richement épanouies, et les rapporter en hommage au sol dont elles sont originaires.

DISCOURS DE M. GEORGES LEYGUES

DISCOURS DE M. GEORGES LEYGUES.

MESSIEURS,

Au nom du Gouvernement de la République, je salue les membres des Sociétés savantes. Je salue l'Université de Toulouse et la cité dont nous sommes les hôtes.

MESSIEURS,

C'est la première fois depuis bientôt un demi-siècle que le Congrès des Sociétés savantes se réunit ailleurs que dans l'amphithéâtre de la Sorbonne. Cette innovation était dans la force des choses. Les recherches se multiplient, les documents surgissent sur tous les points du territoire. Chaque région, chaque département, chaque ville dépouille ses archives, dégage ses monuments, écrit son histoire. De toutes parts on fouille la terre, on sonde les eaux, on interroge le ciel.

La science ne peut plus se contenter de silence et de recueillement. Pour satisfaire sa passion de vérité, pour tout voir et tout savoir, il faut qu'elle descende de sa tour d'ivoire et se fasse voyageuse.

Vous l'avez compris, Messieurs, et vous avez décidé que vous tiendriez alternativement vos assises à Paris et dans une grande ville de province. Ces déplacements auront les plus heureuses conséquences. Ils élargiront le champ de vos investigations. Ils rendront à nos provinces un service inappréciable en stimulant le

zèle des initiatives individuelles, si nombreuses et si précieuses, et en développant l'activité de nos associations régionales.

Toulouse devait recevoir votre première visite. Son passé la désignait à notre choix.

Toulouse a eu, en effet, le rare privilège dans notre France si fortement unifiée et sitôt centralisée de conserver longtemps son autonomie morale et politique. Elle a connu la vie féconde et orageuse des cités libres, les élans de patriotisme et de dévouement, la tension des âmes que provoquent les grandes entreprises, les grands espoirs et les grands deuils mis en commun.

Comme Athènes, Venise et Florence, elle a été un centre exquis de civilisation élégante et raffinée. Comme elles, elle a resplendi de la gloire des sciences, des lettres et des arts.

Les Sociétés savantes connaissaient le midi de la France. Maintenant elles le connaissent mieux, car elles n'ont pas seulement étudié sur place ses bibliothèques, ses musées, ses collections, ses palais et ses églises; elles ont étudié dans son milieu la race elle-même, par laquelle tout s'explique et s'éclaire.

Cette race est ardente et mobile; mais la douceur de son climat et la beauté de son ciel lui ont fait une raison droite et une conscience tranquille.

Son génie est fait d'enthousiasme et de clarté.

Les Méridionaux ne sont ni des pessimistes, ni des rêveurs; ce sont des idéalistes. Ils ignorent cette philosophie qui veut que l'homme soit son propre bourreau et qui ne voit dans le monde que haine, violence et perversité. Ils croient l'humanité meilleure. Ils aiment la vie pour le mouvement, pour l'action, pour le bien, pour elle-même.

On a dit qu'ils étaient légers parce qu'ils savent rire, insouciants parce qu'ils savent chanter. On les jugeait mal. Ils savent simplement allier le travail et la joie.

Ils aiment tout ce qui est beau et bon, et ils vont du même pas

écouter les savantes leçons de leurs docteurs ou cueillir l'églantine dans le jardin de Clémence Isaure.

Leur force, c'est leur bonne humeur.

Le seul rayon qui perce la nuit du moyen âge vient du Midi. Ici les chevaliers donnent de beaux coups de lance, les artistes travaillent et pensent, les troubadours riment et festoient lorsque partout on désespère. Si bien que dans le sombre hiver féodal Toulouse apparaît à l'horizon comme le seul point brillant où il reste encore un peu de chaleur et de soleil.

Nous devions bien, Messieurs, à la cité qui garda dans les mauvais jours le culte de la beauté et de l'esprit, et qui conserva pour le monde ce trésor de joie mis en péril par la barbarie universelle, l'hommage reconnaissant que nous lui rendons aujourd'hui.

L'adoption de Toulouse comme siège du Congrès a été dictée par une autre raison. Votre réunion dans la Salle des Illustres marque un pas nouveau dans la voie ouverte par la création des Universités provinciales.

En créant les Universités, nous avons voulu créer des centres intellectuels distincts et rivaux, semblables, autant que la marche du temps le permet, aux Universités du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle. Nous avons voulu donner à nos Universités nouvelles et aux Facultés qui les composent plus d'indépendance, plus de cohésion et plus de force.

J'ai parlé des Universités provinciales. J'insiste sur ce mot.

Les Universités s'affaibliraient en restant isolées et comme étrangères dans les régions où elles sont établies. Il faut qu'elles participent à la vie locale, qu'elles s'incorporent à la cité, qu'elles recueillent les traditions et les idiomes, qu'elles défendent les monuments, qu'elles fassent revivre, en un mot, tout ce qui constitue le caractère propre de nos provinces.

Elles ne doivent pas seulement faire œuvre d'initiative, elles

doivent aussi faire œuvre de décentralisation. La science universelle n'y perdra rien : l'histoire nationale et le pays y gagneront beaucoup.

Fixer la physionomie de nos provinces que la nature a marquées d'empreintes si fortes et si variées, en faire sentir le charme et la beauté sans rivale, c'est les faire mieux connaître; c'est faire mieux aimer la France.

Un grand problème préoccupe en ce moment l'opinion : c'est le problème de l'instruction et de l'éducation. L'avenir du pays en dépend. Les Sociétés savantes pas plus que les Universités ne peuvent s'en désintéresser. Les unes et les autres nous aideront à le résoudre en dissipant les malentendus et les erreurs qui pourraient égarer l'opinion, en éclairant le pays sur ses véritables intérêts.

Le plus grand danger qui puisse menacer la démocratie, c'est l'affaiblissement des études et l'abaissement de l'esprit national.

Le seul moyen de conjurer ce danger, c'est de maintenir à notre enseignement public son caractère de haute culture.

Ils se trompent, ceux qui croient que dans une démocratie l'instruction doit être surtout technique et professionnelle. Ainsi comprise, l'instruction compromettrait le progrès social lui-même qu'elle prétendrait servir, en supprimant les études libérales et les hautes spéculations qui n'aboutissent pas à des fins immédiates, mais qui habituent l'esprit à voir de haut et de loin, qui stimulent les ambitions généreuses et qui forment le véritable capital moral d'une nation.

L'instruction doit être philosophique, scientifique, littéraire et esthétique. C'est dire qu'elle doit être classique, parce que les études classiques, joignant à l'enseignement des faits l'enseignement des idées, ont seules une portée humaine et une valeur éducatrice.

Or, l'éducation importe plus que l'instruction. Savoir raisonner

et juger importe plus que savoir lire et compter. Des têtes bien faites valent mieux que des têtes bien remplies.

Mais, dit-on, les démocraties ont l'esprit pratique et positif.

Si cela est vrai, c'est une raison de plus pour fortifier en elles le goût de la culture désintéressée et l'amour du beau philosophique qui n'est que le beau, c'est-à-dire qui est le bien.

L'État, surtout l'État démocratique, doit développer chez l'individu ce sentiment que l'intérêt général prime l'intérêt particulier.

Donner à l'enseignement public le caractère d'un enseignement utilitaire, ce serait préparer la ruine des humanités qui ne tarderaient pas à devenir le privilège d'une élite de plus en plus restreinte, bientôt suspectée et impuissante. Ce serait non seulement la destruction de l'esprit national et des grandes énergies productrices, mais encore la fin de l'influence intellectuelle et morale que la France exerce dans le monde.

Développons notre puissance économique; créons des écoles professionnelles; fortifions notre enseignement scientifique; encourageons de plus en plus l'étude des langues vivantes. Que chacun sache où il trouvera l'instruction appropriée à ses goûts et à ses besoins. Mais conservons à notre enseignement public son caractère d'enseignement désintéressé et libéral et ne privons personne de sa part légitime de connaissances générales et d'idéal.

Égalisons les esprits en élevant leur niveau, non en l'abaissant. Élargissons les horizons au lieu de les rétrécir.

L'éducation de la collectivité est le premier devoir de l'État. C'est là son œuvre vraiment nationale et sociale. Gardons-nous, pour la satisfaction des intérêts individuels, de perdre de vue les intérêts supérieurs et permanents du pays, si lointains même qu'ils puissent paraître. Entretenons avec un soin jaloux « cette atmosphère de moralité supérieure » dont parle le philosophe, qui seule fait les esprits clairs et les âmes fortes et hors de laquelle

il n'y a pour les démocraties que désordre, aveuglement et décadence.

J'ai dit que l'enseignement, pour être complet, devait être esthétique en même temps que philosophique, scientifique et littéraire.

Eh! oui, esthétique.

Les arts ne nous apprennent pas seulement à sentir et à juger la beauté des lignes et des formes, l'harmonie des rythmes et des sons; ils nous font aussi connaître la pensée humaine, et souvent dans sa manifestation la plus sincère et la plus éloquente.

L'art confirme et précise ce que les lettres et l'histoire nous apprennent sur la marche de la civilisation.

Les artistes parlent aussi clairement que les écrivains. Ils les précèdent dans l'ordre chronologique. Des siècles sans nombre ont trouvé leur expression dans l'œuvre des architectes et des sculpteurs bien avant que la première œuvre écrite ait vu le jour.

Il y a, en outre, dans l'œuvre d'art une part d'émotion anonyme et de collaboration collective qui en élargit le caractère et en augmente la portée.

L'artiste ne traduit pas seulement sa pensée personnelle. Il est presque toujours l'aboutissant de sensations éparses et lointaines. Il parle au nom des foules. Il est la voix d'une époque, d'un milieu et d'une race.

Les temples assyriens et égyptiens, les marbres grecs, les monuments de la Rome impériale, l'art roman, l'art gothique et la Renaissance marquent les grandes étapes de l'humanité.

Nul manuscrit n'en raconte plus long sur le dogmatisme et le symbolisme chrétien, sur l'état d'âme de la France d'alors que la cathédrale de Chartres, que les porches et les verrières de Saint-Gilles de Paris, d'Amiens, de Rouen ou de Bourges.

Et que dire de ce monde dont on vous parlait tout à l'heure,

de ce monde que vous avez entrevu à Martres-Tolosanes et qui soulève son linceul de poussière et se dresse devant vous sur tant de points de l'Afrique du Nord?

Voici Tebessa avec son arc de Caracalla, son temple de Minerve et son monastère; voici Timgad au pied de l'Aurès avec son arc de Trajan, son théâtre, ses thermes, son forum, son capitole, sa voie triomphale où se voient encore dans le roc les ornières creusées par la roue des chars.

Et Carthage que l'on croyait perdue! La Carthage punique découverte par le P. Delattre et à laquelle un de nos jeunes maîtres, M. Gauckler, vient d'arracher de nouveaux secrets!

La ville de Tanit et d'Echmoun est là, couchée au bord de son golfe bleu, en face des collines qui virent passer les galères d'Hamilcar, les cavaliers d'Hannibal et l'armée grondante des mercenaires. Allez à Carthage! Ne craignez ni déception, ni désenchantement. Vous ne verrez qu'un monceau de débris et de cendres, des pans de murs croulants, des colonnes brisées, des tombeaux entr'ouverts; mais c'est le même ciel, la même mer, le même horizon, et de si grandes voix planent sur ce sol bouleversé, montent de ces ruines, que vous serez saisis d'une émotion indicible et que vous garderez de ces lieux un impérissable souvenir!

Oui, tout cela vit, tout cela parle; mais il faut savoir écouter, il faut comprendre.

La haute culture nous enseigne le langage mystérieux des choses. Ne la point défendre, ce serait renier nos traditions, trahir notre passé, renverser de nos propres mains le temple où s'est formé le génie de la France. Ce serait un crime contre la patrie et contre l'esprit!

MM. Gaston Paris, Héron de Villefosse et Baillaud viennent de démontrer la puissance et le charme de la science en nous communiquant les résultats de leurs recherches.

Impossible d'imaginer des sujets plus variés ni d'entendre de plus éloquents discours.

Nous avons fait avec ces orateurs une promenade admirable à travers le monde. Je les en remercie au nom de tous.

Messieurs les membres du Congrès, vous venez de prouver, vous aussi, une fois de plus par la diversité et l'importance de vos travaux l'utilité de vos réunions périodiques et la vitalité de votre association. Chercheurs infatigables épris de beauté et de vérité, gardiens jaloux des traditions et des monuments de la France, vous augmentez chaque jour le trésor scientifique de la nation, vous défendez contre l'indifférence et l'oubli le patrimoine légué par les aïeux, vous maintenez pieusement le lien qui unit le présent au passé. Par vos publications ininterrompues, par les documents dont vous enrichissez nos collections et par vos méthodes vous préparez les transmissions nécessaires entre le présent et l'avenir.

Votre œuvre est une protestation perpétuelle contre l'ignorance et les préjugés et une affirmation éclatante de ce que vaut la haute culture et de ce qu'elle peut pour le progrès de la civilisation et pour la grandeur de la Patrie!

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE TOULOUSE